Document generated on 04/23/2024 5:03 a.m.

24 images

Entretien avec Réal La Rochelle

Marcel Jean

Number 75, January 1994, February 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23278ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Jean, M. (1994). Entretien avec Réal La Rochelle. *24 images*, (75), 32–33.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Il faut se souvenir que l'an dernier la Cinémathèque faisait face à une situation financière critique qui aurait mené, si les choses étaient restées les mêmes, vers une décroissance catastrophique. Il nous est alors apparu impossible de maintenir le niveau d'activité de la Cinémathèque sans un accroissement de son mandat qui puisse justifier une injection de fonds gouvernementaux. Donc, l'alternative à l'ouverture actuelle c'était une diminution de nos activités liées au cinéma. Dans ce cas, le cinéma aurait été vraiment perdant.

C'est quand même un geste à court terme, parce qu'il n'y a aucune garantie que les conséquences positives de l'expansion se maintiennent au delà de deux ou trois ans.

P. HÉBERT: C'est certain qu'au milieu de cela la situation d'ensemble du financement de la culture reste la même. Donc le contexte qui a entraîné la Cinémathèque dans une situation critique l'an dernier est toujours présent. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous asseoir sur nos lauriers. Le changement d'échelle de nos activités devrait permettre de créer des liens avec certains secteurs de l'industrie et de toucher un nouveau public, tout cela aidant à nous prémunir contre la situation du financement public.

De la difficulté de programmer

On sent, dans le milieu cinéphilique, une certaine frustration quant à la Cinémathèque. Ce sentiment est issu d'une situation complexe, notamment du fait que l'organisme soit très actif dans la vie cinématographique au quotidien, que plusieurs événements et festivals s'y logent, grugeant ainsi du temps de projection. Alors, même si ces événements sont en soi positifs, ils brisent l'élan de la programmation régulière.

R. DAUDELIN: Il n'est pas exclu que le réaménagement soit l'occasion idéale de secouer ça un peu. À tout le moins, il y a lieu de s'interroger sur des moments qui ne sont pas exploités actuellement et qui devraient l'être. La journée du samedi, par exemple, qui est sous-utilisée.

Maintenant, la question de la programmation est liée à une problématique beaucoup plus large. On doit se demander ce qu'il faut montrer sur les écrans d'une cinémathèque. Et là, la réponse n'est pas simple. Parce que, par exemple, notre prétention à dire aux spectateurs: «Voyez les films sur grand écran plutôt que sur écran vidéo» implique une responsabilité. Des petits malins me font remarquer qu'une vidéocassette faite à partir d'un bon 35mm est préférable à un 16mm égratigné dans lequel on retrouve 40 «jump cuts» vu sur l'écran de la Cinémathèque. Je dois leur donner raison, à moins de défendre une position métaphysique basée sur le contact avec la nature profonde du médium. Sur cette question, j'ai un ami portugais qui défend une position assez rigoureuse selon laquelle on ne doit montrer que des copies en parfait état, une copie qui soit conforme aux souhaits du créateur du film. Alors, selon son raisonnement on doit projeter beaucoup moins de films, mais en donnant au spectateur une garantie de qualité.

Cela implique qu'on considère disparu un film dont on ne trouve plus de copie en excellent état.

→

ENTRETIEN AVEC RÉAL LA ROCHELLE

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCEL JEAN

Il y a quelques mois, notre collaborateur Réal La Rochelle lançait *Cinéma en rouge et noir*, ouvrage dans lequel il retrace son parcours critique au cours des trente dernières années. Le livre, préfacé par Robert Daudelin, offre notamment les bases d'une stimulante réflexion sur la place du cinéma dans le paysage audiovisuel. C'est pourquoi il nous a semblé important de discuter avec Réal La Rochelle au moment où la Cinémathèque québécoise élargit son mandat.

24 IMAGES: ***En plus de vos activités de critique et de professeur de cinéma, vous êtes président de la Phonothèque québécoise. De quoi s'agit-il exactement?***

RÉAL LA ROCHELLE: C'est un organisme indépendant qui a cinq années d'existence et qui répond au besoin que quelques collègues et moi-même ressentions d'avoir un lieu d'archives sonores. Notre mission est donc, en gros, de sauvegarder et de diffuser le patrimoine sonore. Dans les faits le travail s'effectue surtout au niveau discographique et radiophonique. C'est une démarche parallèle à ce que fait la Cinémathèque québécoise ou encore la Bibliothèque nationale. En ce qui concerne le son filmique, nous avons un protocole de partage avec la Cinémathèque québécoise.

Qu'est-ce qui fait que vous, un critique de cinéma, ayez développé un tel intérêt pour le son?

Cet intérêt est antérieur à ma découverte du cinéma. Dans les années 50, la radio était pratiquement le seul instrument de culture qu'on retrouvait dans les maisons. C'est donc par la radio que j'ai découvert l'opéra. Cette forme d'art m'a tout de suite intéressé, mais par la suite je l'ai un peu oubliée au profit de la littérature et du ciné-club. Aujourd'hui en fouillant dans mes vieilles notes au sujet des films, je remarque que je commentais souvent le son. Ce n'était pas systématique mais le germe était là.

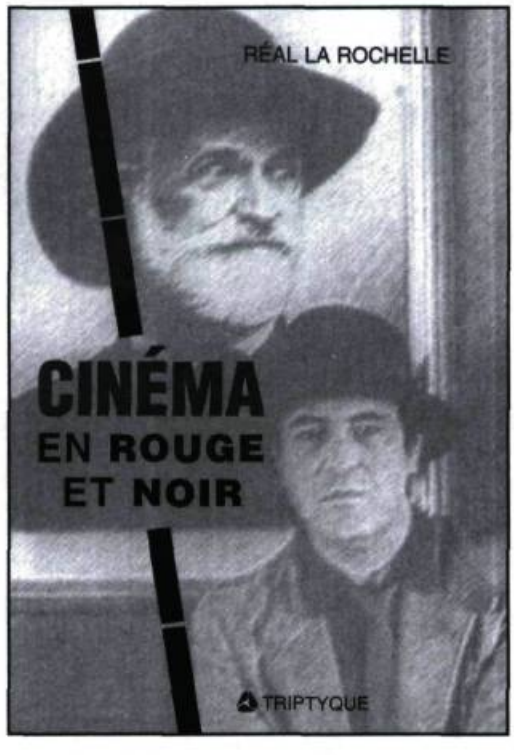
Et il y a aussi que très tôt le cinéma m'est apparu comme l'une des composantes de l'audiovisuel, à côté de la radio, du disque et un peu plus tard de la télévision. Lorsqu'en Abitibi nous avons

eu la télévision, je voyais les films qu'on passait au ciné-club de Radio-Canada. Je m'intéressais alors à ces films de la même façon qu'à ceux que nous faisions venir en 16 mm pour notre ciné-club. Alors je pense n'avoir jamais adhéré à ce que j'appelle le syndrome de la pellicule d'abord, et à tout prix. Pour moi ça n'a jamais eu de sens. Ce qui comptait c'était le bon cinéma. J'abordais cela sans discrimination.

Vous prôniez la perméabilité des moyens d'expression.

Cette perméabilité se retrouve aussi dans mon écriture. J'ai commencé par faire de la critique, mais à l'époque je rêvais d'écrire des scénarios à l'ONF ou d'entrer au service des textes de Radio-Canada. Alors, le fait d'écrire pour ou à propos du cinéma relève pour moi de la même démarche. C'est pour cette raison que dans mon livre des fragments de scénarios côtoient des critiques ou des interviews. C'est pour ça aussi que je donne à certains de mes textes des formes singulières dans lesquelles je mêle la critique et la scénarisation. Cela donne un texte sous forme de livret d'opéra, par exemple.

Je me dis que scénariser, au fond, c'est prendre un film par le biais de l'écriture et ce qu'on appelle la critique, l'exégèse, en bout de piste, c'est refaire les films par l'écriture, c'est essayer de les reproduire dans ce qu'ils sont devenus et dans ce qu'ils étaient peut-être à leur point de départ. S'il y a une cohérence à trouver dans cet ensemble de textes assez disparate qu'est mon livre, c'est dans la foi en ce cycle d'écriture.



Votre attitude s'est traduite, dans les années 80, par un intérêt marqué pour toutes les nouvelles technologies de l'image qu'on a vu apparaître.

Déjà, en 1969, je publiais un texte intitulé *Cinéma et télévision* qui était marqué par le passage de Godard en Abitibi (j'avais vu ***Le gai savoir*** qu'il avait fait pour la télé) et par mon admiration pour Rossellini, notamment pour ***La prise du pouvoir par Louis XIV*** qui est un des grands films de ma vie, la synthèse parfaite du cinéma et de la télévision, de la pédagogie et de la fiction.

Donc, mon attitude des années 80 est en continuité avec l'orientation prise dans les années 60.

J'ai été amusé par le fait que votre livre soit préfacé par Robert Daudelin et qu'il était possible d'établir un parallèle entre l'évolution de la Cinémathèque québécoise et votre cheminement. Vous vous êtes penché sur le cinéma québécois, l'animation, le documentaire, qui sont les lignes de force de l'organisme et, au moment où celui-ci, à un tournant de son histoire, s'ouvre officiellement à toute une série de développements technologiques, il semble rejoindre ainsi votre pensée critique.

Évidemment, je suis très heureux de cette ouverture. J'ai toujours admiré, par exemple, le travail de Serge Daney, parce qu'il me semble qu'il a fait ce que les amoureux du cinéma et les amoureux de la pellicule doivent faire, c'est-à-dire commencer par affirmer: les amoureux du cinéma comme nous n'aiment pas TOUT le cinéma, mais plutôt les 15% ou 20% de la production qui se singularisent. Et un des problèmes de ceux qui mythifient la pellicule, c'est de tenir un discours qui sacralise l'ensemble de la production. Moi, ce que je veux sacraliser, c'est ce qui est dans les marges, comme dit Godard. C'est donc le premier geste que Daney pose. Ensuite, il affirme qu'aujourd'hui, nous n'avons pas le choix de regarder la télé. Alors, au lieu de commencer par la démolir, ce que font plusieurs, il l'observe attentivement et fait la différence entre ce qui est valable et ce qui ne l'est pas. Il a donc eu ce geste qui doit nous éclairer et qui consiste à débusquer le faible pourcentage de productions signifiantes. C'est principalement là-dessus que notre travail doit porter. Mais, pour en arriver là, il est nécessaire d'avoir l'esprit ouvert au départ.

Alors, pour revenir à la Cinémathèque, elle a dû évoluer au même rythme que les créateurs. Historiquement, le cinéma c'est la pellicule, puis la télé survient qui est déjà un premier métissage, puis il y a l'effervescence actuelle qui fait que les cinéastes sont de plus en plus nombreux à travailler tantôt pour la télévision, tantôt en vidéo, etc. La Cinémathèque doit notamment témoigner de cela. D'autant plus qu'il y a des traces historiques incroyables qui l'annoncent. Dans les années 30, en Allemagne, Walter Ruttman travaillait pour la radio.

L'expansion de la Cinémathèque aurait d'après vous des effets positifs pour les cinéastes en leur indiquant la nécessité de s'ouvrir aux autres formes?

Peut-être. Parce que je perçois une certaine fermeture chez les cinéastes québécois. Il y a quelques années, les Rendez-vous du cinéma québécois ont demandé aux cinéastes ce qu'ils pensaient de la télé. Il y en avait à peu près deux sur cinquante qui n'avaient pas de vacheries à dire. Presque tout le monde méprisait la télé, ce qui est symptomatique d'un curieux état d'esprit. Et puis, le fait de baigner dans cette réalité multimédia ne signifie pas que les cinéastes perdront leurs racines, leurs attaches. Il ne faut surtout pas se laisser mener par la peur. ■